

Zeitschrift:	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
Herausgeber:	Association suisse de littérature générale et comparée
Band:	- (2023)
Heft:	52: Neue Formen der Literaturgeschichte = Repenser l'histoire littéraire = New forms of literary history
Artikel:	Histoires difficiles : les histoires de la littérature roumaine
Autor:	Bot, Ioana
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1074468

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ioana Bot

ORCID 0000-0002-2557-6001

Histoires difficiles

Les histoires de la littérature roumaine

Continuing a long-lasting reflection on the ways in which the history of Romanian literature has been narrated, starting with the 20th century, and on the difficulties of nowadays literary history to metabolize the violent history of communism from which Romania broke away more than 30 years ago, the present study focuses on some examples which should signal essential paradigm changes: the history of national literature (a major narrative of Romanian modernity, dominant in the field of literary disciplines) seems to be replaced by a discourse that claims to be based on concepts such as «world literature» or «transnational literature». These are, indisputably, fashionable concepts today – but are the most recent studies of the history of Romanian literature really built on them? Are we witnessing a paradigm shift in the study of literary history? And – if that's the case – where does this radical change start? And what chance does it have when it comes to contemporary literature – and to the literature of the future? Without offering definitive answers, we aim to discuss a few significant examples, pointing towards the “difficulty” of building such a new historical narrative against a national background.

En m'interrogeant dans ce qui suit sur les difficultés qu'éprouve l'histoire littéraire roumaine actuelle à s'écrire, j'entends poursuivre une réflexion que je construis depuis plus de vingt ans déjà, et qui se penche sur la construction des narrations majeures de cette même histoire littéraire – ou de ses failles – en y poursuivant l'infexion irréductible du politique dans le champ littéraire, fusse-t-il celui de la construction d'une identité nationale ou bien celui de la dictature communiste.¹ Ce n'est pas là une réflexion que je pourrais toutefois clore, car, trente ans après la chute du communisme – et de son contrôle exercé sur les institutions culturelles du pays – force nous est

1 À v., notamment, Ioana Bot, *Histoires littéraires*, Cluj-Napoca, Institut Culturel Roumain, Centre d'Etudes Transylvaines, 2003 ; Ioana Bot, Adrian Tudurachi (éds.), *Identité nationale. Réalité, histoire, littérature*, Bucureşti, Institutul Cultural Român, 2008 ; Ioana Bot, « Un secolo fondativo : la critica letteraria romena tra il 1850 e il 1950 », in B. Mazzoni, A. Tarantino, éds., *Geografia e storia della civiltà letteraria romena nel contesto europeo*, t. II, 2010, pp. 361-392 ; Ioana Bot, « Remembering Romanian Communist Times. New Insights on the Banality of Evil », in *Metacritic Journal for Comparative Studies and Theory* 3.2 (2017), <https://doi.org/10.24193/mjcst.2017.4.05>; Ioana Bot, « A quoi bon le poète national à l'âge de la littérature mondiale ? », in *Slovo*, 2020, DOI : 10.46298/slovo.2020.6139.

de constater que les histoires de la littérature roumaine demeurent difficiles à construire, dans les traces ou bien contre les traces de leurs illustres précurseurs, qui furent les narrations majeures de la littérature roumaine moderne du XX^e siècle.

Si l'on regarde de près l'histoire des histoires littéraires roumaines, on s'aperçoit facilement qu'elles furent, toujours, conçues en étroite relation avec un champ politique dominant – et qu'elles furent, la plupart du temps de notre modernité, autant de récits historiques contribuant au récit majeur de notre identité nationale. Et ce d'autant plus que cette même identité était, elle, « indiciblement » fragile, sous construction ou bien sous interrogation, tout le long d'un siècle, le XX^e, qui ne fut pas du tout paisible pour la modernité roumaine en son ensemble : guerres mondiales sur son territoire, frontières redessinées après les Traité de Versailles (1919) et de Trianon (1920), crise économique aux manifestations violentes, dictature royale de droite, dictature militaire de droite, alliance avec l'Allemagne hitlérienne, perte de territoires historiques au bénéfice de la Hongrie et de l'URSS (1940), insurrection armée (1944) et fin de la guerre mondiale du bon côté, occupation par l'armée soviétique (1945), instauration de la dictature prolétarienne (communiste) en 1948, dictature communiste aux accents nationalistes (sous Ceausescu)... Avec un cliché ironique ayant eu un grand succès pendant le communisme, on dirait que... *nous n'avons manqué (de) rien*. Aucune de ces périodes qui scandent le XX^e siècle roumain n'a été, en fait, ni commode, ni favorable, à l'épanouissement de la nation roumaine – dont on chantait, en revanche, à toutes ces époques, des louanges sur tous les plans qui articulaient les narrations majeures successives.²

Ce contexte fait que dans toutes les grandes histoires littéraires roumaines, écrites de 1900 à 1990 (le communisme roumain s'achève, lui, en décembre 1989), le « roumain » est censé l'emporter sur le « littéraire », en ce que ces histoires visent la construction d'une identité *roumaine* spécifique à travers la littérature. Leurs narrations sont censées être porteuses de preuves de cette identité. Parmi les conséquences immédiates de ce parti pris, notons qu'elles choisissent délibérément d'ignorer la littérature écrite en d'autres langues, que leurs accents xénophobes sont non seulement permis mais encouragés³ ; quelquefois elles vont jusqu'à forger des documents (manquants) ou bien elles découpent leur objet selon des visées politiques. Aucune de ces

2 Pour une synthèse sur l'histoire de la Roumanie, v. Lucian Boia, *La Roumanie, un pays à la frontière de l'Europe*, Paris, Belles-Lettres, 2003.

3 Sur l'antisémitisme de la critique littéraire roumaine, exercé dans le jugement des avant-gardes, v. Ioana Bot, « Comment peut-on être Roumain ? Brève histoire de la réception critique des avant-gardes roumaines, en Roumanie », in Thomas Hunkeler (dir.), *Paradoxes des avant-gardes. La modernité artistique à l'épreuve de sa nationalisation*, Paris, Classiques Garnier, 2014, pp. 177-197.

constructions de discours sur la « littérature nationale » n'a bénéficié d'une véritable lecture critique ultérieure, qui serait allée contextualiser et relativiser ses propos. Aux côtés de sa construction narrative, l'historien de la littérature roumaine s'est habitué lui aussi à se poser en figure créatrice d'identité, responsable des valeurs artistiques de la « nation ». Effectivement, tous les grands noms de l'histoire littéraire roumaine de l'entre-deux guerres, Nicolae Iorga, G. Călinescu, Eugen Lovinescu, etc. sont devenus, assez vite, des figures publiques fameuses bien en dehors de leur champ strict de spécialisation – consacrés ou contestés en tant que « pères fondateurs de la littérature roumaine modern(ist)e ». Souvent, ils se sont engagés politiquement, à droite ou à gauche, et leurs écrits en disent long sur cette inflexion du littéraire et du politique.

Comme le soulignait de façon synthétique, récemment, Bogdan Crețu, lui-même historien de la littérature, l'histoire de la littérature figure parmi les formes institutionnalisées de la mémoire nationale, tout au long de la modernité roumaine (et européenne). Si, à ses débuts, l'histoire littéraire a eu des difficultés à définir une tradition culte de notre littérature nationale, nos premiers spécialistes en la matière ont bien imaginé ce qui manquait à leur objet « dans une continuité idéologique nationaliste, en imaginant la tradition dont ils avaient besoin »⁴. Cette idéologisation nationaliste des histoires littéraires roumaines scelle, en fait, leur venue au monde :

Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que paraissent les premières synthèses cohérentes, professionnelles, d'histoire de la littérature nationale. Certains de ces traités sont publiés à des moments de grande tension politique, ce qui leur confère une mission idéologique. Les premières histoires littéraires roumaines, signées par N. Iorga (1910), S. Pușcariu (1920), N. Cartojan (1940-1945), G. Călinescu (1941) ne sont pas de simples traités didactiques, expositifs, censés décrire le devenir de la littérature ou proposer des hiérarchies aux critères exclusivement esthétiques, mais des projets nationaux, assumant, implicitement ou explicitement, la continuité, l'autarchie et surtout le potentiel identitaire d'une littérature qui avait acquis une conscience de soi seulement au siècle précédent.⁵

Ce « modèle politisant » d'histoire littéraire allait, en fait, demeurer dominant tout le long du XX^e siècle ; il est tout aussi vrai que deux dictatures de droite (fascistes, militaires) et une de gauche (pro-soviétique, communiste, national-communiste dans ses 30 dernières années...) ont elles aussi facilité cette domination. L'histoire de la littérature nationale s'est ainsi laissée prendre au jeu du nationalisme. En douceur ou de force. Importation

⁴ Bogdan Crețu, « Cum se scrie și se rescrie istoria literaturii », in *Dilema veche*, an XVIII, no 912/2021, p. 14.

⁵ *Ibidem*.

assez tardive de la culture occidentale, précaire dans ses premières concrétisations, l'histoire littéraire aboutit à sa version la plus canonisée au milieu du XX^e siècle, quand elle est définie – par le plus fameux historien de la littérature dans toute la culture roumaine moderne, qui est bien et encore G. Călinescu – comme « science ineffable et synthèse épique » (il s'agit d'une définition donnée en ouverture de son cours en la matière, à l'Université de Bucarest, le 16 janvier 1946, et qui « hante » depuis la grande majorité des professions de foi en matière d'histoire littéraire, en Roumanie). Călinescu publie, en 1941, son *Histoire de la littérature roumaine de ses origines à nos jours*⁶, où il entend aussi bien créer des mythes fondateurs, que décider de l'identité linguistique roumaine comme critère fondamental pour l'existence de son corpus (adieu les écrits en d'autres langues, en dialecte, ainsi que toute autre pluralité de ce genre...). De la vision aulique de notre passé littéraire lointain jusqu'à l'antisémitisme qui colore ses considérations concernant la littérature contemporaine,

son livre ne décrit pas, mais – et ce surtout pour la partie ancienne et prémoderne de la littérature roumaine – il imagine la valeur, usant des instruments modernes, de son présent. Toute la construction de Călinescu est une forme de réaction au contexte politique et social du moment de sa parution : l'année 1941, moment charnière pour la Roumanie, qui venait de perdre (à la suite du pacte Ribbentrop – Molotov, au Diktat de Vienne etc.) un tiers de son territoire. [...] La réaction de Călinescu est d'utiliser le critère esthétique pour tracer une carte des valeurs de la roumanité [où c'est bien] la culture qui confère identité nationale, et non les traités ou les diktats politiques.⁷

Cette construction (monumentale) d'une vision unique sur l'histoire de la littérature roumaine, fortement marquée par les circonstances historiques du moment, est effectivement devenue le modèle pour l'histoire littéraire roumaine de la seconde moitié du XX^e siècle : « C'est toujours elle qui a imposé non seulement le préjugé selon lequel chaque grand critique doit donner ou tout au moins essayer de donner une histoire de la littérature nationale, mais aussi une autorité absolue du genre de l'histoire littéraire – une autorité rémanente aujourd'hui encore »⁸.

À ce tableau aux dominantes nationalistes, la période de l'après-guerre et la dictature communiste n'ont pas apporté de grands changements. En premier lieu, parce que – dans les années 50, soviétisantes – l'identité nationale roumaine, menacée au niveau culturel aussi, entendait se défendre en adhérant encore plus fortement, quoique de façon moins publique, aux récits

6 G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*, Bucureşti, FRLA, 1941.

7 Bogdan Crețu, *art. cit.*, p. 14.

8 *Ibidem*.

fondateurs de cette identité, telles les histoires littéraires d'avant la Deuxième Guerre mondiale. L'interdiction de (ré)édition et d'usage du livre de Călinescu ne fit qu'accroître sa célébrité – et sa position de modèle à suivre. Il y a, certes, beaucoup à dire sur les stratégies complexes utilisées par le pouvoir communiste en Roumanie (à ses diverses époques, depuis la venue des Soviétiques jusqu'au triomphe et à la chute de Ceausescu...) afin d'obtenir l'adhésion des Roumains. La manipulation nationaliste fait, en tout cas, partie des outils les plus subtils. Mais ce n'est pas ici notre propos.

Les histoires littéraires publiées dans la Roumanie communiste portaient forcément le sceau d'approbation de la censure officielle ; elles étaient censées offrir une image « officiellement acceptable » de la littérature roumaine. Implicitement ou explicitement (selon l'époque où elles étaient écrites), toutes se réclamaient du modèle offert par ...les grands historiens littéraires nationalistes, d'avant 1945, que nous avons invoqué auparavant. Les plus opportunistes étaient écrites sur commande officielle, par des universitaires (surtout) ou gens de lettres obéissants aux commandes du Pouvoir ; elles sont autant de « versions officielles » de l'histoire de la littérature roumaine, aspirant à une diffusion scolaire et universitaire. Ce genre de texte professait, le plus souvent, un nationalisme plus ou moins subtil, ainsi que l'exceptionnalité culturelle roumaine.

La publication de ces livres dans la Roumanie communiste était compensée, sur le plan des recherches scientifiques, par un programme éditorial assez généreux visant la parution d'études d'histoire de la littérature roumaine, focalisées sur des sujets ou des époques strictement délimitées (le romantisme roumain, le préromantisme roumain, la littérature de l'entre-deux-guerres, la poésie roumaine, histoires de formes et de genres littéraires dans la littérature roumaine etc.). Il s'agit d'études substantielles et bien raccordées aux théories européennes de l'époque, mais qui circulaient plutôt dans les cercles des spécialistes, sans échos au niveau d'un public plus large. Ce genre d'études se refusaient – par maintes stratégies – à la narration majeure, à sa construction comme à sa propagation. Mais elles étaient loin de pouvoir alléger la pression des directives officielles et de l'idéologie du Parti unique.

Dans un monde culturel national(iste), de plus en plus clos sur lui-même, où « histoire » rimait avec « idéologie » et « construction » avec « directive du Parti », l'histoire littéraire en soi devint un genre aux valeurs ambiguës et que les grands noms de la critique littéraire allaient plutôt éviter. La perspective privilégiée par la critique littéraire roumaine, afin de défendre son indépendance par rapport aux contraintes idéologiques du Pouvoir communiste, a été celle de « l'autonomie de l'esthétique », qui se proposait de ne pas tenir compte du contexte historique de la littérature, ni de son idéologie, ni de ses partis-pris. Le jugement de valeur dans l'acte critique était censé se fonder exclusivement sur le critère esthétique (une esthétique sans aucun lien avec l'histoire, on l'aura compris...). Ainsi, par exemple, les études consacrées

par Ion Pop aux avant-gardes roumaines (les plus fiables en la matière, et qui valurent à leur auteur une reconnaissance nationale ainsi qu'européenne⁹) passent sous silence les engagements politiques de gauche, pro-soviétiques, des avant-gardistes roumains, ainsi que les positions violemment antisémites des critiques importants (dont E. Lovinescu et G. Călinescu) à leur égard.

On assiste donc, et ce surtout à l'époque de Ceausescu, dans la vie littéraire roumaine, à une programmatique mise au second plan de l'histoire littéraire (par les littéraires mêmes, censés l'écrire ou la construire), afin de ne pas se soumettre aux commandements idéologiques officiels. Ces derniers visaient de façon de plus en plus accentuée une reconstruction de la mémoire collective (nationale), par l'intermédiaire du discours historique. Si l'historiographie fut une des disciplines scientifiques les plus vulnérables durant la dictature communiste, l'histoire littéraire, elle aussi, la suivit sur cette voie. Et la critique littéraire « esthétisante », prêchant l'autonomie du critère esthétique, s'empressa de tourner l'histoire littéraire en dérision. Ce fut une situation plutôt paradoxale – mais parfaitement explicable – dans le contexte difficile du national-communisme roumain, et que l'on trouve critiquée dans le livre d'Alain Vaillant, en ces termes :

Selon un dernier cliché, apparemment plus favorable à l'histoire littéraire, il reviendrait à celle-ci la mission, noble mais essentiellement mémorielle, de préserver le lien avec le passé, d'entretenir le souvenir des grands auteurs, des grandes œuvres ou des grandes périodes de la littérature – et l'éloignement temporel magnifiant les choses, tout texte a vocation à finir dans ce vaste mémorial ; au contraire, la théorie aurait en charge l'étude des constantes formelles de la littérature – par voie de conséquence, tous ses possibles, et, en particulier, son devenir. Pour le dire simplement, les historiens seraient les passéistes, les théoriciens, les modernistes. C'est, là, encore une fausse évidence.¹⁰

« Apparemment plus favorable », « fausse évidence » – Alain Vaillant n'en est pas dupe, certes, en cartographiant les difficultés de l'histoire littéraire comme discipline. Le champ littéraire roumain du temps de Ceausescu ne l'était pas non plus, mais feignait de l'être, jusqu'à tourner l'histoire de la littérature roumaine en dérision au niveau des programmes des études universitaires en lettres lesquelles, plus elles voulaient se poser en « modernes », moins elles avaient recours au terme « histoire » ...

Dans un champ littéraire très attentif aux gestes discrets d'insubordination et où l'option esthétisante de la critique littéraire passait pour un tel geste, l'histoire littéraire devint assez vite une sorte de « vilain mot », sinon une « discipline perdante ». La glorification de l'*Histoire* écrite par

9 A. v. Ion Pop, *Avangardismul poetic românesc*, Bucureşti, Editura pentru literatură, 1969, premier titre dans une série d'études sur ce sujet.

10 Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 11.

G. Călinescu continuait, elle, mais avec les arguments de ...la fiction : le livre était tellement bien écrit, nous disait-on, qu'on aurait dit un roman, le plus beau roman de notre littérature moderniste – voilà un cliché dur à tuer sur le livre de Călinescu, de nos jours encore. Ce genre de choix critique a contribué à l'exil de l'histoire littéraire en dehors du champ où elle été censée fonctionner. Le phénomène illustre ce qu'Alain Vaillant vise en ouverture de son volume sur *L'Histoire littéraire*, en parlant d'une « croyance, tout aussi dommageable, qui réduit l'histoire littéraire au rang de simple préalable, de hors-d'œuvre apéritif, d'un savoir nécessaire mais périphérique, dont il faudrait se débarrasser avant d'en venir au vrai cœur des choses littéraires : l'étude des textes eux-mêmes ».¹¹ Mais la mise en crise de l'histoire littéraire roumaine durant le communisme reste encore à écrire – encore une restitution difficile à faire, dans le cadre disciplinaire en question.

A-t-on laissé tout cela derrière nous, avec la chute de la dictature communiste, en décembre 1989 ? Quelle illusion. Car, si toutefois « les moments de mutation culturelle sont toujours propices à la pensée historique, parce qu'ils lui jettent un défi redoutable – si l'histoire ne veut pas se contenter du plaisir nostalgique d'évoquer les temps anciens, qui paraissent alors d'autant plus désirables qu'ils sont lointains »¹², 1990 – et le postcommunisme roumain, ayant commencé là – arrivent difficilement à rompre avec le passé, y compris au niveau des disciplines littéraires... De nombreuses polémiques, articles et débats dans la presse littéraire roumaine, entamés dès la chute du communisme et que nous ne pouvons pas examiner ici pour des raisons évidentes, montrent combien, en fait, l'attitude envers le passé (récent...) venait compliquer les choses, car elle ne visait pas à « normaliser » une situation, mais à rétablir les valeurs de l'entre-deux-guerres, qui n'étaient plus nécessairement actuelles. Les exemples les plus éloquents sont, peut-être, ceux des récupérations éditoriales : on commence à publier abondamment des éditions d'écrits auparavant interdits ou censurés, mais des éditions faites sans un appareil visant à contextualiser de façon critique leurs contenus, leurs narrations majeures, leurs idéologies, appartenant à d'autres époques historiques ; on réédite, de la même façon, des histoires de la littérature roumaine de l'entre-deux-guerres. Rejetant l'attitude ambiguë des communistes envers ces produits du nationalisme des années 1920-40, on les a réinstaurés sur leur socle de « narrations fondatrices et exemplaires ». Implicitement, cela ouvrit les portes à un prolongement particulier (et facilement « politisable ») de leur manière d'écrire l'histoire de la littérature (nationale) roumaine.

Force nous est de constater combien le modèle d'historien de la littérature représenté par G. Călinescu domine encore le paysage roumain. La plus importante monographie post-communiste qu'on lui a consacrée, signée par

11 *Ibidem*, p. 10.

12 *Ibidem*, p. 12.

Andrei Terian¹³, ne propose pas une lecture critique de ce modèle dans le sens que nous visons ici, mais une présentation détaillée du système critique de Călinescu, ainsi qu'une « évaluation de l'efficacité de ce système, en le rapportant à d'autres, roumains ou étrangers »¹⁴. Devenu l'un des plus fervents promoteurs d'une perspective transnationale sur la littérature roumaine, le même Andrei Terian, dans d'autres écrits plus récents, envisage les difficultés de l'histoire littéraire roumaine moderne sous le signe de certains complexes d'infériorité, liés à l'histoire de notre construction nationale :

Les complexes d'infériorité de la littérature roumaine par rapport à la littérature mondiale se sont traduits, à partir du milieu du XIX^e siècle, par des tentatives d'euphémiser, d'exorciser, de sublimer et même de tenter leur conversion imaginaire en complexes de supériorité.¹⁵

Terian y observe combien la perspective nationale, unifiante (« roumanisante »), dominait l'histoire de la littérature roumaine et plaide pour le remplacement de celle-ci, de nos jours, par une perspective ouverte, mondialisante, transnationale. Ce qui ne produit pas, de sa part, un regard critique sur le passé, ni une réflexion sur les causes et les contextes des difficultés du discours historique dans la culture roumaine moderne, mais un changement de perspective – et de barricade, dont les nouveaux concepts embrassés (« transnational », *world literature*) sont censés garantir implicitement la résolution des (non)dites difficultés...

A nos yeux, ces adhésions enthousiastes, de nos jours, des nouvelles générations de critiques littéraires roumains (qui évitent pourtant de se dénommer « historiens de la littérature » et qui dominent en ce moment le champ littéraire interne) aux concepts à l'ordre du jour, tel le *transnational*, n'assurent pas, implicitement, une sortie de la crise du discours historique focalisé sur la littérature roumaine, tout comme elles ne reflètent pas les causes – et les contextes – des difficultés que notre histoire littéraire rencontre quand il lui faut incorporer un passé récent, ou bien se séparer de l'ancien modèle, nationaliste, du discours historique. Si le paysage général semble trouble, cette situation n'est toutefois pas limitée à la culture roumaine ; elle serait plutôt

13 Andrei Terian, *G. Călinescu. A cincea esență*, București, Cartea Românească, 2009.

14 *Ibidem*. (https://www.academia.edu/37489658/G_Călinescu_A_cincea_esenta – dernière consultation le 10 octobre 2022).

15 Id., « Romanian Literature for the World: A Matter of Property », in *World Literature Studies*, no. 2, vol. 7, 2015, p. 3: « *the inferiority complexes of Romanian literature in relation to world literature have been translated, starting from the middle of the 19th century, by attempts to euphemize, exorcize, sublimate and even attempt their imaginary conversion into superiority complexes* » (notre traduction, I.B.).

à mettre en relation avec un contexte mondial, secoué par des changements paradigmatiques, de tous les types et de tous les calibres. Dans les termes d'Alain Vaillant :

Les littératures modernes étaient jusqu'à présent toutes directement liées à l'émergence des identités nationales, à la consécration d'un nationalisme culturel qui a globalement tenu lieu d'idéologie littéraire. Or, même s'il existe encore de profondes spécificités locales, le processus global de mondialisation, qui touche les productions intellectuelles au moins autant que l'économie, remet en cause ce modèle national.¹⁶

Il nous semble que la prudence manifestée par le spécialiste français sied beaucoup mieux au contexte actuel – et à la distance qui nous serait nécessaire afin de mieux comprendre où nous allons (...tous, participants à la construction de la nouvelle histoire littéraire, comme discipline scientifique et comme discours culturel).

Nous plaidons, plutôt, pour la pertinence de certains gestes ou prises de position plus discrètes sur la scène littéraire locale. Moins attentives à suivre « les concepts actuels » qui nous viennent d'ailleurs, de nombreuses publications d'histoire littéraire roumaine de ces 30 dernières années entendent mieux placer la Roumanie (suivant aussi les modifications historiques de ses frontières politiques – et, donc, étant plus fidèles à des réalités culturelles « du terrain »), dans son ensemble, sur les cartes des littératures européennes. En premier lieu, dans une Europe centrale qui a ses propres histoires troubles et difficiles – et pour lesquelles les guerres des années 90 n'ont pas aidé. Ainsi faisait le centre de recherche construit par un groupe de littéraires autour de (et à l'intérieur de) l'Université de Timisoara, dans la première décennie post-communiste. Nommé « La Troisième Europe »¹⁷, il proposait une alternative à la « Mitteleuropa » (post)impériale où la culture roumaine, avec ses particularités transnationales, se retrouve et en même temps ne se retrouve pas. On y a organisé des colloques transfrontaliers, on a publié une revue scientifique du même nom, on a construit des programmes éditoriaux de traductions littéraires et d'études scientifiques (avec l'appui des Éditions Polirom, de Iassy – une des maisons éditoriales les plus efficaces de la Roumanie postcommuniste). Son activité a diminué après 2006 (année de l'entrée de la Roumanie dans l'Union Européenne, entre autres), jusqu'à disparaître – aucun site internet ne conserve ses traces. Mais sa production éditoriale, surtout, ainsi que les programmes de recherche scientifique (cours universitaires, doctorats, etc.), ont beaucoup aidé à la construction d'une perspective implicitement transnationale de la littérature roumaine.

16 Alain Vaillant, *op. cit.*, p. 12.

17 Roum. « *A Treia Europă* ».

Afin de mieux comprendre ce paysage, il nous faut aussi mentionner ses échecs : à voir l'effort de certains critiques littéraires affirmés pendant le communisme – et qui sont encore actifs de nos jours – d'écrire des histoires de la littérature roumaine récente et contemporaine. Nicolae Manolescu signe une *Histoire critique de la littérature roumaine* ([*Istoria critică a literaturii române*], Pitești, Paralela 45, 2008), où les derniers chapitres traitent de cette période. Eugen Negrici, lui, publie une *Histoire de la littérature roumaine sous le communisme* ([*Istoria literaturii române sub comunism*], București, Ed. Fundatiei Pro, 2006). Les deux – comme d'autres, du même genre – ne proposent pas un changement de paradigme, ils enchaînent les époques selon les critères d'autrefois. Leurs livres sont malheureusement encombrés aussi par des perspectives trop subjectives, des informations incomplètes ou des jugements critiques qui cachent mal l'esprit d'un « règlement de comptes » avec leurs confrères. Très inégales, ces histoires littéraires illustrent plutôt les difficultés impliquées dans un changement de paradigme.

En Roumanie aussi bien qu'ailleurs, les deux dernières décennies ont vu, en revanche, la parution d'instruments de lexicographie littéraire, concernant l'ensemble de la littérature mondiale, où le cas roumain se trouve bien expliqué et inséré dans un contexte historique ample, correctement restitué, censé clarifier nombre de ses « exceptionnalités » historiques, conjecturales et autres. S'ils peuvent bien aider l'historien de la littérature, ces projets ne se substituent pas aux difficiles narrations dont il est question ici – et c'est à cause de cela que nous n'allons pas les discuter dans ce qui suit. Ce qui nous semble pour l'instant important en ce qui les concerne, c'est qu'ils ont depuis bien du temps, déjà, cessé de poser sur la culture et l'histoire roumaines un regard « colonial », construit à l'aide de préjugés et, comme il se doit, de méconnaissances¹⁸... Mais il s'agit là plutôt d'œuvres connues et utilisées seulement par les spécialistes, et qui ont encore beaucoup de chemin à faire pour pénétrer la doxa scolaire ou bien le sens commun.

Pour le grand public, dans la Roumanie post-communiste, après plus de trois décennies de liberté, on retrouve sur le devant de la scène des études littéraires toujours un modèle ancien de critique : créateur d'opinion à la réaction rapide, charismatique dans ses écrits, imprécis dans ses références, masquant son manque d'information spécialisée par une posture esthétisante bien jouée. Même s'il est universitaire, il fait son renom en écrivant et en dirigeant des revues littéraires.¹⁹ Il se pose plutôt en critique littéraire qu'en

18 À titre d'exemple, citons le *Dictionnaire du romantisme* (Paris, CNRS Editions, 2011), coordonné par Alain Vaillant, et l'*Encyclopedia of Romantic Nationalism in Europe* (coord. Joep Leerssen), publiée par l'Universite d'Amsterdam (<https://ernie.uva.nl/viewer.p/21> – dernière consultation, le 10 octobre 2022).

19 Une forte pression scientométrique, dans le milieu universitaire roumain, a souvent poussé ces périodiques à mimer astucieusement les critères scientifiques

historien (et presque jamais en philologue ou en éditeur !), il s'accompagne respectueusement de grands noms de l'histoire littéraire d'avant la chute du communisme, qui sont eux-mêmes des instances de légitimation sur plusieurs champs (Nicolae Manolescu, Eugen Simion, Eugen Negrici, Ion Pop – pour ne reprendre que les noms que nous avons déjà évoqués). Pour eux, ainsi que pour leurs disciples, dauphins et subalternes institutionnels, écrire l'histoire de la littérature roumaine signifie décider des hiérarchies de valeur et valider la littérature nouvelle, en l'incluant dans *leur* narration majeure. L'enjeu principal d'un tel champ n'est pas le changement de paradigme en histoire littéraire, mais les rapports de pouvoir.

Enfin, pour mieux illustrer cela, nous avons choisi deux des volumes les plus loués depuis leur publication dans l'ensemble du champ qu'on vient d'esquisser. Chacun de ces livres est intéressant, de notre point de vue, parce qu'il expose les vulnérabilités et les difficultés de ladite métabolisation de notre histoire récente dans un récit d'histoire littéraire.

Aux antipodes du modèle de l'histoire littéraire national(ist)e, mais dans la même logique, se situe le volume collectif coordonné par Christian Moraru, Mircea Martin et Andrei Terian intitulé (série éditoriale oblige...) *Romanian Literature as World Literature*²⁰. Le volume entend, bien sûr, critiquer la perspective essentialiste de « l'ancienne histoire littéraire » en lui opposant un regard pluralisant, une « lecture géopolitique » de la littérature roumaine, ouverte à tous les azimuts. Le *transnational* remplace, donc, le national déchu. Proposé sur sa quatrième de couverture, déjà, comme un « manifeste critico-théorique, plaçant son objet au carrefour des empires, des régions et des influences », et qui tire des conclusions « dont la pertinence s'étend bien au-delà des systèmes culturels roumain, romane et est-européen »²¹. Rien de neuf, en cela, en fait, si ce n'est l'appréhension de son objet d'étude, la littérature roumaine. Dans la logique de la pluralité des perspectives critiques (le volume compte bien plus de dix collaborateurs, chacun ayant signé un essai à part), les exemples sont choisis de manière un peu trop chaotique pour réussir à donner une image cohérente de cette littérature roumaine « transnationale ». Heureux d'être les premiers à procéder à une pareille reconfiguration transnationale de la littérature roumaine comme objet d'histoire, les auteurs négligent, en fait, le caractère *intrinsèquement* transnational qui est celui de toute littérature : « nous sommes, tous, des transnationaux ! » (et

requis au niveau international et leur assimilation aux revues scientifiques internationales, sans que leur format change essentiellement : ce sont toujours et encore des revues culturelles pour un public de (presque) dilettantes.

20 Bloomsbury, 2017.

21 *Ibidem*, « a critical-theoretical manifesto that places its object at the crossroads of empires, regions, and influences and draws conclusions whose relevance extends beyond the Romanian, Romance, and East European cultural systems » (notre traduction, I. B.).

nos cultures avec nous !), comme l’aurait dit en plaisantant Tomasz Kamusella.²² Effectivement, la critique la plus substantielle qu’on pourrait adresser à cette entreprise éditoriale (très bien reçue dans le champ littéraire local, dès sa parution) concerne le fait que ses auteurs ne semblent aucunement saisir la normalité fondamentale du transnational, y compris dans l’histoire de la littérature roumaine – comme dans l’histoire de toutes les littératures ayant existé avant la naissance des nations et ayant vécu dans ce monde réel, où aucune littérature ne peut demeurer une île à elle seule, même aux moments où des décisions politiques viennent fermer pour un temps ses frontières. Il ne devrait donc pas être difficile de prouver le caractère transnational de la littérature roumaine – sinon de bien adapter l’instrumentaire des démonstrations critiques à ces contours de leur objet. Ce qui n’est pas le cas, hélas ! Trop souvent, dans certains essais du volume, les informations objectives sont trop approximatives, incomplètes ou incorrectes, de façon à subvertir la crédibilité des démarches qui s’y appuient. Tel est le cas de l’étude censée « donner le ton » en ce qui concerne la reconsideration de la perspective nationa(ist)e, et qui ouvre la première partie du sommaire. Intitulée *Mihai Eminescu: From National Mythology to the World Pantheon*, elle est signée par Andrei Terian lui-même ; elle contient trop d’erreurs d’histoire littéraire concernant la biographie et l’œuvre d’Eminescu, et d’information bibliographique, en s’appuyant sur une source pour le moins discutable de culture sanskrite, Amita Bhose, étrange vedette des études sur Eminescu au temps du communisme, et en ignorant les contributions d’autres spécialistes que le communisme avait mis à l’index, tel Constantin Georgian²³, pour offrir une perspective convaincante sur le sujet.²⁴ Révolutionnaire dans ses intentions, le volume n’arrive pas à construire une réponse polémique crédible, comme il le voudrait, à la synthèse coordonnée par Marcel Corniș Pope et John Neubauer, un instrument essentiel pour le monde comparatiste²⁵ et où la littérature roumaine occupe une place assez substantielle.

Le deuxième volume sur lequel nous allons nous arrêter, ne serait-ce que pour quelques paragraphes, est une des parutions éditoriales récentes en

22 Tomasz Kamusella, *The Politics of Language and Nationalism in Modern Central Europe*, London, Palgrave MacMillan, 2009.

23 À v. une restitution complète, post-communiste, de ses écrits : Constantin Georgian, *Opere complete*, éd. par Eugen Ciurtin, București, Spandugino, 2019. Parmi les sanskritologues roumains, depuis la moitié du siècle passé, la question de l’indianisme du poète national, Eminescu, était beaucoup mieux étudiée que ce qu’offrait Amita Bhose dans les années 70.

24 Nous avons discuté plus en détail ce sujet, dans Ioana Bot, « A quoi bon le poète national à l’âge de la littérature mondiale ? », *ed. cit.*

25 Marcel Corniș Pope, John Neubauer, *History of the Literary Cultures of East Central Europe: Junctures and Disjunctures in the 19th and 20th Centuries*, Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 2004-2010.

Roumanie – et qui a eu un accueil tellement polarisé qu'il nous est difficile d'en faire le point. Énorme et entourée d'une publicité éditoriale qu'on destine plutôt aux volumes de fiction de la littérature mondiale²⁶, c'est bien *la première histoire littéraire du post-communisme roumain* : Mihai Iovănel, *Histoire de la littérature roumaine contemporaine. 1990-2020*²⁷ (Iași, Polirom, 2021). Sa singularité dans le paysage scientifique roumain n'est pas, objectivement, un gage de ses qualités. Au mieux, nous pouvons y voir une instrumentalisation audacieuse de l'attente qui existe dans le champ littéraire roumain quant aux « nouvelles » histoires littéraires qui tardent, elles, à paraître... L'auteur annonce à voix sure son programme : histoire idéologique de la littérature roumaine postcommuniste, le livre entend « rétablir » dans la foulée le prestige des idéologies de gauche, « atteintes » par l'obsession des Roumains de se libérer de leur passé communiste. Cette volonté de « rédemption des idées de gauche » (issues d'un amalgame de sources à la mode dans le monde académique d'outre-atlantique, de culture *woke* et de nostalgie pour un monde « de gauche » – entendez, « communiste » – que la génération de Iovănel n'a pas connu), loin de soutenir une espèce de « *social turn* » afin d'obtenir une histoire transnationale de la littérature roumaine, ce « retour à l'idéologie » ne vise pas, pourtant, la contextualisation des idéologies politiques (et de leurs croisements confus, le long des époques) dans une narration historique de la littérature roumaine contemporaine/postcommuniste. Non. Tout comme la perspective des histoires littéraires modernistes était national(ist)e, celle-ci se pose comme « idéologiquement de gauche ». Dans la foulée, Iovănel entend récupérer ainsi la valeur référentielle de la littérature comme critère fondamental d'un jugement de valeur. Dire que cela engendre de nombreux moments « cocasses » au fil des pages est bien peu – et l'on aura du mal à choisir les meilleurs exemples pour un lecteur moins familier avec la littérature roumaine. On pourrait citer le jugement négatif porté sur un roman onirique de Mircea Cărtărescu, *Orbitor*²⁸,

26 A v. un numéro entier de la revue *Transilvania* qui lui est dédié et où il n'y a que des articles entièrement laudatifs (https://revistatransilvania.ro/7-8-2021/?fbclid=IwAR2SLcoNeqLcyfaPj1L-MdjpOViHYR-f8oaL6p5sDD_zYjvU02bN_nWCAymI, dernière consultation le 10 octobre 2022) et, encore plus récemment, un numéro de la revue académique *Studia Universitatis Napocensis : Philologia* (3/2022, accessible à <http://studia.ubbcluj.ro/download/pdf/1448.pdf>) dans lequel, sous le thème *Romanian Literary History at a Crossroads*, tous les articles consacrés au volume de Mihai Iovănel (7 articles sur 10) sont positifs, sinon élogieux.

27 Mihai Iovănel, *Istoria literaturii române contemporane*, 1990-2020, Iași, Polirom, 2021.

28 Le roman de Mircea Cărtărescu a été publié en plusieurs langues – mais pas en français. Nous recommandons l'édition italienne des trois tomes, *Abbacinante. L'ala sinistra* (2008), *Abbacinante. Il corpo* (2015), *Abbacinante. L'ala*

parce que celui-ci manque de clarté dans ses propos sur la chute du communisme en Roumanie, en décembre 1989. Autant reprocher à André Breton de ne pas respecter, dans ses poèmes, la réalité du plan urbain parisien ! Ou bien, voyons dans ce qui suit la difficulté de l'auteur à commenter un texte hautement rhétorique, tel ...un poème :

la poésie de Ion Mureşan simule la narration et son sens se trouve dans une prolifération anxiogène de descriptions [...] (aux) adjectifs utilisés dans leur sens propre, beaucoup de comparaisons qui ne transcendent pas leurs termes, presqu'aucune métaphore, (et qui) renvoient à une réalité dont la clef est évanescante.²⁹

Ce genre de difficultés de la lecture critique (comme celle d'accepter une logique onirique, pour le roman de Cărtărescu) est la conséquence du fait que – pour Iovănel – la littérature est en premier lieu référentielle, tant mieux si elle est aussi engagée : elle reflète un monde, ses vicissitudes, ses difficultés, les clivages sociaux etc. Ainsi, la littérature pour enfants qu'il agrée est surtout celle qui éduque les enfants au sujet des difficultés sociales contemporaines et de « la migration de la force de travail »³⁰. Il va sans dire que, après des décennies où nous avons éprouvé tant de difficultés à forger de nouvelles narrations historiques intégratrices, ce retour aux outils et aux perspectives de la critique marxisante (soviétisante ? ...mais se souvient-on encore des années de l'immédiat après-guerre, en Roumanie, et de ce que cela a signifié pour la culture roumaine ?) nous laisse un arrière-goût particulier.³¹

Idéologique par son programme, donc – de gauche (*sic !*), l'*Histoire* de Mihai Iovănel veut être, aussi, une histoire « transnationale » de la littérature contemporaine, prouver qu'elle est branchée aux renouveaux conceptuels. Le chapitre conclusif est, lui, exemplaire de la mésinterprétation du transnational dans les études littéraires roumaines. Pour Mihai Iovănel, tout ce qui n'est pas « national » est ... « transnational » ! Sous ce chapeau conceptuel sont discutés, superficiellement, des sujets bien différents : par exemple, la façon

destra (2016), parue aux Editions Voland (Rome), dans la traduction de Bruno Mazzoni.

29 Mihai Iovănel, *op. cit.*, p. 546 (notre traduction, I. B.).

30 *Ibidem*, p. 497.

31 Nous tenons à signaler aussi une suite d'articles critiques sur l'*Histoire* de Iovănel, publiés par Carmen Mușat (elle-même théoricienne de la littérature, universitaire et journaliste), dans la revue *Observator cultural* (nov. 2021, <https://www.observatorcultural.ro/articol/textul-ca-pretext-abuzuri-textuale-si-distorsiuni-ale-istoriei-literare-ii/>, dernière consultation – le 11 juillet 2022), dans lesquels sont amplement commentés grand nombre d'inexactitudes historiques, de choix subjectifs, d'informations erronées du livre, mettant en évidence son caractère de « règlement de comptes » au niveau du champ littéraire local.

dont la Roumanie est caricaturée dans la littérature américaine contemporaine. Le malentendu est évident : la façon dont une autre culture perçoit la Roumanie n'est pas un des facteurs contribuant à la « transnationalisation » de cette dernière. Dans le sillage des mésinterprétations du « transnational », Iovănel analyse à la va-vite un auteur occidental contemporain (Cătălin Dorian Florescu), d'origine roumaine, et qui écrit parfois sur son pays d'origine. Ici aussi, la focalisation de Iovănel sur la fonction référentielle de la littérature lui vaut des lectures thématiques, peu nuancées. À l'opposé, et dans le sens du « règlement de comptes » en question, Iovănel entend, dans la foulée du « transnational expliqué aux Roumains », prendre en dérision certains écrivains (tel Mircea Cărtărescu) dont le succès éditorial aurait dépassé les frontières du pays et qui sont promus « à l'étranger » comme des auteurs européens sans mériter pareils honneurs... Analyste superficiel de la littérature, Iovănel devient, à la fin du volume, un prédicateur offrant des solutions à notre bonheur futur. Afin d'être transnationale, dit-il, la littérature roumaine devra augmenter à l'avenir ses traductions et exporter ses écrivains dans d'autres langues, plus vendables sur le marché mondial du livre. La logique des « conseils » à la littérature comme marchandise « rate », ici encore, un possible passage au paradigme transnational. Entre le ridicule et le malentendu, que choisir ?

Ces deux exemples confirment, hélas, le jugement critique de Bogdan Crețu :

Si, hier, elle péchait par un excès nationaliste, l'histoire de la littérature roumaine pèche aujourd'hui par l'emprunt mimétique des clichés idéologiques actuels, par un regard qui découvre la tradition selon les thèmes à la mode, par la cultivation de phénomènes et de sujets marginaux, qui répondent au modèle multiculturel, au politiquement correct, bref : aux nouvelles idéologies venues de l'espace occidental.³²

Pourtant, la sensation d'échec que l'on peut éprouver devant ce paysage est contrecarrée par toute une bibliographie, récente et riche, d'études qui, sans vouloir offrir une narration majeure, reconstituent, « *nel loro piccolo* », des fragments significatifs de notre histoire littéraire récente. Ils se fondent sur du matériel tiré des archives (enfin en libre accès !), ils s'engagent à restituer des textes bannis ou cachés pendant le communisme, ils documentent des narrations « mineures » où il est question de microrésistances culturelles, de pratiques du quotidien qui impliquent le braconnage ou le bricolage, et non le geste héroïque. S'il plaide pour une transgression, ce n'est pas au national(isme) et à son opposé, le transnational, que ce type d'études se rapporte, mais au champ de la « contre-histoire », beaucoup plus prometteur pour

32 Bogdan Crețu, *op. cit.*, p. 14.

la mise ensemble d'hétérogénéités, de précarités, de fragments et d'échecs. Nous sommes d'avis que les réflexions les plus intéressantes continueront à nous venir de cette zone conceptuelle qui, tout en n'étant pas en ce moment à la mode, est bien riche de possibilités.